

Paul Sébillot

Contes de Haute-Bretagne

COLLECTE CHOISIE ET PRÉSENTÉE PAR FRANÇOISE MORVAN

Éditions OUEST FRANCE

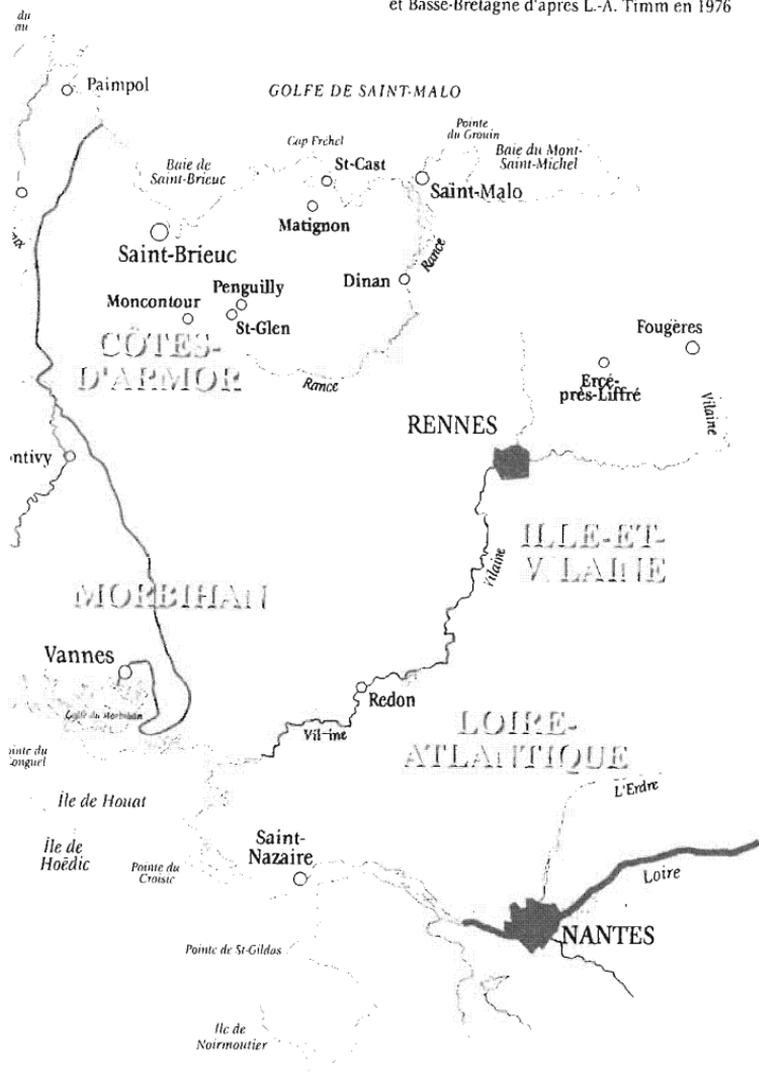
Extrait de la publication



Carte : Patrick Mérienne

0 25 50 km

— Dernière limite linguistique entre Haute et Basse-Bretagne d'après L.-A. Timm en 1976



Collection dirigée par Françoise Morvan

ISBN : 978-2-73-735165-5

© Edilarge SA. Éditions Ouest-France, Rennes, 2007
www.editionsouestfrance.fr

Extrait de la publication



INTRODUCTION

Inutile de demander ce qui sépare la Haute de la Basse-Bretagne, puisque c'est Paul Sébillot lui-même qui, au tout début de ses infatigables recherches, a dressé la carte de la limite linguistique entre la Bretagne bretonnante et la Bretagne gallèse – limite qui s'est à présent légèrement déplacée vers l'est, précisons-le, et qui est devenue bien symbolique, la pratique du breton et du gallo ayant considérablement reculé.

Si la Basse-Bretagne a bénéficié d'un statut particulier pour la recherche folklorique, en raison de l'intérêt attaché aux antiquités celtiques, la Haute-Bretagne est, elle, longtemps restée dans l'ombre de sa voisine auréolée du prestige d'une celtitude mystérieuse. C'est ce que rappelle d'ailleurs Paul Sébillot, qui, découvrant vers 1860, alors qu'il était au collège de Dinan, *Le Foyer breton* d'Émile Souvestre – un livre déjà ancien, puisqu'il était paru en 1844, mais considéré comme un classique du genre – s'est souvenu des contes entendus dans son enfance.

On pourra lire à la fin de ce volume le texte par lequel il évoque cette découverte et rappelle son itinéraire. S'il

n'est pas utile de le reprendre¹, notons malgré tout que Paul Sébillot évoque lui-même ce mouvement de révolte qui est à l'origine de sa collecte : *Quelques épisodes des récits du monde des morts me rappelèrent ceux que j'avais entendus dans mon enfance, et peu à peu l'idée me vint de rechercher, lors des prochaines vacances, s'il y avait dans mon pays natal des histoires merveilleuses ou fantastiques dignes de figurer dans un Foyer gallo. Je pris cette résolution sans songer à la possibilité de publier ce que je pourrais recueillir ; simplement pour satisfaire ma curiosité. J'étais aussi quelque peu humilié dans mon petit patriotisme local, en pensant que l'on ne parlait guère autour de moi que du pittoresque de la Basse-Bretagne et de ses légendes, et je me disais que vraisemblablement le pays gallo, et en particulier celui de Penthièvre, n'était pas aussi dépourvu de merveilleux qu'on le supposait, puisque j'y avais entendu des contes comiques, des récits de sorcellerie et des histoires de l'autre monde.*

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ce qui lui revient de son enfance, ce sont, en premier lieu, des contes

1. L'itinéraire qui allait l'amener à devenir « le prince du folklore français » se résume à quelques dates clés et trois étapes principales : né en 1843 à Matignon, une petite ville des Côtes-d'Armor dont son père, médecin, était maire, Paul Sébillot s'est d'abord destiné, non sans succès, à une carrière de peintre et de journaliste. Cependant, dès 1875, son intérêt croissant pour les traditions populaires l'amène à faire de ses recherches une activité à plein temps ; occupant à partir de 1880 le château de la Saudraie, près de Moncontour, il publie un nombre impressionnant de volumes, partant du conte populaire pour toucher tous les domaines du folklore. En 1889, son beau-frère, nommé ministre des Travaux publics, lui ayant offert une place de directeur de cabinet, il s'installe à Paris et oriente ses recherches vers *Les travaux publics et les mines dans les traditions et superstitions de tous les pays* et *les Légendes et curiosités des métiers* (titre des volumes qu'il publie en 1894 et 1895), sans cesser de travailler à son monumental *Folklore de France* (1904-1907) et de diriger la *Revue des traditions populaires* qui disparaîtra peu après sa mort, le 23 avril 1918.

de revenants, des *récits de sorcellerie* et des contes facétieux, mais que ce qu'il entreprend de chercher, ce sont des grands contes merveilleux et des légendes chrétiennes, genres prestigieux par quoi s'est illustrée la Basse-Bretagne.

De fait, le répertoire de Vincente Béquet, sa *bonne d'enfants*, est bien représentatif de ce qu'il a gardé en mémoire : il publiera en 1880, dans les *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, « Le fin larron », recueilli en 1861, « Quand il arriva malheur à Jean-le-Diot » et « Le sorcier », soit deux contes facétieux et un conte fantastique. Un peu plus tard, ce que lui donne son camarade Émile Frostin confirme la nette prédilection des enfants pour les contes à faire peur, contes de revenants et autres. Est-il déçu pour autant ? Non : il a recueilli une quinzaine de récits et a découvert son premier conte de fées des houles – ces fées qui vivent dans les grottes (houles, en anglais *hole*) de la côte de la Manche, de Cancale à Étables. De plus, Vincente Béquet lui a donné avec « Le fin larron » une version remarquablement complète d'un conte facétieux largement répandu. Il souligne l'importance de ce répertoire comique en Haute-Bretagne dans la préface de ses *Contes des landes et des grèves* : *J'ai terminé ce livre par un choix de contes comiques ; ils sont très nombreux en Haute-Bretagne, et à ce point de vue, elle l'emporte de beaucoup sur la Bretagne bretonnante, plus rêveuse et plus grave ; il y en a relativement plus aussi dans l'Ille-et-Vilaine que dans les Côtes-du-Nord ; dans le premier de ces départements, ils appartiennent souvent au genre scatologique ou même graveleux : ils y sont racontés, avec une candeur qui désarme, parfois par des personnes âgées ou des jeunes filles. Ainsi avoue-t-il avoir dû sélectionner parmi son ample moisson les récits qui peuvent honnêtement s'écrire et qui sont parfois assez spirituels dans leur naïveté apparente pour*

*pouvoir être goûtés même par les esprits les plus raffinés*². Or, malgré cette sélection, les contes facétieux se comptent par centaines dans sa collecte. Il faut dire qu'en explorant la partie française des Côtes-du-Nord (depuis rebaptisées Côtes-d'Armor) il a découvert une véritable mine : les histoires de Jaguens. Les gens de Saint-Jacut-de-la-Mer ont donné lieu à une proliférante chronique des niais comparable à la chronique des *ahuris de la Vicogne* recueillie par Henry Carnoy en Picardie³. Ces histoires à dire, qui jouent sur le patois, sont difficiles à faire passer à l'écrit mais, parfois, parviennent tout de même à franchir l'épreuve. Il les rassemblera, à la fin de sa vie, dans ses *Joyeuses Histoires de Bretagne*, en même temps que d'autres contes comiques, des contes d'animaux et des fabliaux.

Mais, s'il prend soin de noter ce qu'il recueille sans rien rejeter, il reste que ce qui rend sa collecte remarquable est l'abondance de contes merveilleux découverts en un temps où le genre était déjà fragilisé : *La littérature orale a une tendance à disparaître, non pas en bloc et tout d'un coup, mais par émiettement, et il n'est que temps d'en sauver les débris*, écrit-il dans la préface de sa *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, l'un de ses premiers livres, publié juste après son premier volume de *Contes populaires de la Haute-Bretagne*. *Né en 1843, j'ai déjà constaté que des contes racontés dans mon enfance, et que toutes les femmes savaient, ne se retrouvent plus aujourd'hui, et je n'ai pu, malgré des recherches obstinées, m'en procurer que des versions à demi effacées : souvent des personnes âgées m'ont cité des fragments de contes qu'elles affirmaient*

2. Il n'a pas réellement censuré les autres puisqu'il les a publiés dans *Kryptadia*.

3. Henry Carnoy, *Contes de Picardie*, Éditions Ouest-France, 2005, p. 315.

avoir entendu conter jadis et qu'alors tout le monde savait d'un bout à l'autre.

Il prend la peine de s'expliquer dans cette même préface sur sa méthode de travail, et ces explications méritent d'être citées in extenso pour éclairer cette collecte exceptionnelle : *Bien des personnes, écrit-il en 1880, même parmi ceux de mes compatriotes gallos qui habitent la campagne, seront sans doute surprises de tout ce que contiendront ces pages, et pourtant elles ne sont que des échantillons de chaque genre, choisis parmi un grand nombre de pièces que je possède encore. Ce sentiment de surprise s'est déjà manifesté lorsque j'ai publié mes Contes populaires de la Haute-Bretagne ; mais il tient surtout à ce que les gens qui sont en relation journalière avec le peuple des campagnes ne connaissent guère que son extérieur, et ne sont pas suffisamment patients et observateurs pour découvrir ses coutumes singulières et pour noter ses croyances, ses chants, ses aspirations, ses superstitions, tout ce qui, en un mot, ne se livre pas au premier examen. Il est juste d'ajouter que l'habitude de toujours voir les choses même originales les fait paraître toutes naturelles. Recueillir cette littérature parlée n'est point aussi facile qu'on se l'imagine ; elle n'est point écrite ni réunie en des endroits déterminés ; elle est au contraire dispersée dans la mémoire d'un grand nombre de personnes, d'où il n'est pas toujours aisé de la faire sortir. On n'y arrive qu'à force de temps et de persévérance, et il est de plus nécessaire de bien connaître la langue des paysans et de leur inspirer confiance ; sans cela, ils demeureraient obstinément fermés, et l'on ne saurait rien ou peu de chose.*

Les manifestations de la littérature orale sont très diverses et très complexes ; on pourrait presque dire qu'elle est partout et nulle part.

Il y a cependant quelques endroits où l'on peut en découvrir des fragments importants : ce sont les réunions d'hiver. Quand les soirées sont longues, on s'assemble parfois, et pendant que les uns travaillent, les autres disent des contes, proposent des devinettes ou chantent des chansons. Voici les noms et la description succincte de quelques-unes de ces assemblées.

Le filouas, qui a disparu dans beaucoup de pays, a lieu le soir dans une ferme où un certain nombre de personnes se réunissent pour filouaser, c'est-à-dire filer à la quenouille ou au rouet ; les garçons qui ont des « bonnes amies » y viennent pour accompagner les filles et leur aider à tourner leur rouet. On y raconte des contes et des légendes ; on y dit des devinettes ; on y chante des chansons, et la soirée se termine parfois par des danses. Vers Ercé, où cette sorte de réunion se nomme filanderie, il s'y trouvait parfois quarante ou cinquante personnes, et une femme âgée m'a assuré que, de son temps, il ne se passait guère de semaine sans qu'il y eût une ou plusieurs filanderies dans la commune.

On racontait aussi des contes aux veillouas, réunions du soir où l'on se rassemblait surtout pour se divertir à jouer et à danser ; aux érusseries de chanvre, où les jeunes garçons et les filles s'aidaient à enlever les fibres du chanvre ; il s'en fait encore maintenant, mais moins fréquemment que jadis. Les cuiseries de pommé, où l'on se réunissait pour faire une sorte de confiture avec des pommes cuites dans de grands bassins et arrosées de cidre doux, n'ont point encore complètement disparu. Il en est de même des lessives de nuit.

Mais dans une grande partie du pays gallo ces réunions sont devenues moins fréquentes qu'autrefois ; à force de prêcher, le clergé les a souvent fait disparaître, de même

qu'il a supprimé les danses, sans que la moralité de la campagne y ait beaucoup gagné. Toutefois des raisons d'ordre purement économique ont, tout autant que le clergé, contribué à faire tomber en désuétude les anciens usages. Depuis que les campagnes sont devenues sûres, le groupement des fermes, qui jadis était la règle, est devenu une exception ; presque partout de belles routes ont remplacé les anciens chemins creux, effondrés et boueux, qu'ont encore vus ceux qui n'ont guère que trente ans à l'heure actuelle, et au lieu de se réunir dans les villages, on va au bourg pour apprendre des nouvelles et en dire.

L'instruction s'est aussi peu à peu répandue : dans bien des maisons, au lieu de raconter des contes pour empêcher les gens de s'endormir ou de s'ennuyer, on fait la lecture, et souvent c'est le petit garçon ou la petite fille qui, en revenant de l'école, sont chargés de ce soin.

Il existe cependant encore un grand nombre de contes, et on les dit dans bien des endroits autres que les réunions du soir : au four où les femmes se rassemblent, au doué où se racontent les faits divers du pays, sur les routes en allant au marché, et dans les champs. Il n'est pas rare d'entendre dire, au moment des travaux en plein air :

— Dites-nous donc un petit des devinailles et des contes pour nous désennuyer.

Les petits garçons et les petites filles qui gardent ensemble les moutons ou les vaches se racontent entre eux les contes que leurs mères leur ont appris.

La littérature orale et traditionnelle est encore fort riche, même dans les pays qui ne forment pas, comme la Bretagne bretonnante et le pays basque, des groupes compacts, qui se distinguent nettement de leurs voisins par la langue et les costumes. Dans la préface de ses Contes lorrains, M. Cosquin rapporte que, dans un seul village, il

*a recueilli environ quatre-vingts récits : mon expérience personnelle confirme de tout point ce qu'il dit ; dans les quatre mois que j'ai passés à Ercé près Liffré, de 1878 à 1880, j'ai réuni plus de cent contes ; à Saint-Cast, j'en ai recueilli soixante-dix l'année dernière, cent quarante cette année, et je ne crois pas ces deux pays épuisés*⁴.

Paul Sébillot écrivait cela à Saint-Cast le 15 octobre 1880. Les quelque trois cents contes rassemblés à cette date ne sont que le noyau dur d'une collecte qui, avec un millier de contes recueillis, est sans doute la plus importante de France avec celle d'Achille Milien en Bourgogne⁵.

*
* *

Cependant, ce qui rend cette collecte remarquable entre toutes n'est pas seulement son abondance mais sa qualité, sa diversité et le souci de rigueur dont elle témoigne.

Paul Sébillot place à l'origine de son travail véritable les conseils du folkloriste François-Marie Luzel (1821-1895) : *En 1875, alors qu'il était rédacteur en chef de L'Écho de Morlaix, il m'avait demandé l'autorisation de traduire en breton une brochure de propagande : La République c'est la tranquillité, que je venais de publier, écrit-il*⁶. *En la lui accordant, je fus amené à lui dire que moi aussi j'avais trouvé quelques légendes en Basse-Bretagne, et le 30 octo-*

4. *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, Maisonneuve, 1881, p. I-VI.

5. Rappelons que la collecte de Luzel ne compte qu'un peu plus de quatre cents contes (et en y comprenant les versions en breton pour une unité distincte de la traduction), et c'est une collecte abondante (celle de Carnoy ne doit sans doute pas atteindre deux cents contes, en y comprenant les textes en picard épars dans des revues).

6. Dans ses *Notes pour servir l'histoire du folk-lore en France* que l'on pourra lire en annexe.

bre 1875 il m'écrivait : « Je vois avec plaisir que dans vos stations sur les différents points de notre chère Armorique, vous vous occupez aussi de recueillir les échos de notre passé le plus lointain, transmis jusqu'à nous par la tradition orale. Je vous serais vraiment obligé de vouloir bien me communiquer la version que vous avez recueillie de l'histoire du roi Marc'h, en me donnant si possible, le nom du conteur et le lieu où vous l'avez recueillie. J'ai l'habitude de donner toutes ces indications... Tâchez aussi de reproduire aussi fidèlement et simplement qu'il vous sera possible le récit original. » C'est à partir de ce moment-là, et en s'inspirant des *Contes bretons* de Luzel publiés à Quimperlé en 1870 (volume qui marquait une rupture radicale avec *Le Foyer breton* de Souvestre et toute la tradition romantique de transmission du conte), qu'il prit le parti de pratiquer *la méthode de la récolte sans embellissements*, qu'il avait, écrit-il, déjà *instinctivement adoptée* pour rédiger plusieurs de ses récits, et se promit *de suivre désormais*.

Si Luzel, qui avait une vingtaine d'années de plus que Sébillot, pouvait passer à juste titre pour un maître, il faut néanmoins rappeler qu'il venait seulement de publier, à compte d'auteur, ce mince recueil ; ses grandes missions de collecte du conte populaire, accordées par le ministère de l'Instruction publique sur recommandation d'Ernest Renan, venaient juste de s'achever (elles avaient duré de 1868 à 1873) et Luzel allait passer de longues années à poursuivre sa collecte, ou plutôt préparer la publication des centaines de contes recueillis. Il lui fallut attendre 1881, et la création de la collection « Les littératures populaires de toutes les nations » par Paul Sébillot aux éditions Maisonneuve, pour pouvoir enfin éditer ses *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne* de manière satisfaisante. En 1887, ce fut dans la même collection, et grâce donc au disciple qui

avait dépassé le maître, que les trois volumes de *Contes populaires de la Basse-Bretagne* virent le jour. À cette date, Paul Sébillot avait publié chez Charpentier ses trois volumes de *Contes populaires de la Haute-Bretagne* et ses *Contes des provinces de France*, entre autres volumes parus en quelques années particulièrement fécondes.

On oublie trop souvent que nous avons là deux collectes contemporaines et poursuivies parallèlement. La vocation de Luzel a été précoce mais ses publications tardives en raison des difficultés rencontrées en Bretagne⁷ ; la vocation de Sébillot a été relativement tardive, si, du moins, on tient compte de la volonté de s'y consacrer en priorité, mais son travail a été favorisé par le soutien de ses pairs : c'est en 1878 que, ne pouvant peindre en raison de la pluie, il se met à recueillir des contes à Ercé près Liffré, une région d'Ille-et-Vilaine qu'il connaît mal, et que les résultats de cette enquête semblent donner une nouvelle impulsion à sa collecte. Il est alors peintre, critique d'art, journaliste et vit d'ordinaire à Paris. Envisage-t-il de s'installer au château de la Saudraie dans le Méné, près de Moncontour ? Il sait que son oncle compte lui léguer ce château dont il deviendra propriétaire effectif en 1880 ; il aura pour lors renoncé à sa carrière de peintre pour se consacrer aux traditions populaires. Dès 1879, Luzel l'a mis en relation avec Henri Gaidoz (1842-1932), le fondateur de la *Revue celtique*, qui lui permet à son tour de rencontrer Eugène Rolland (1846-1909), cofondateur avec lui de *Mélusine*. L'énorme travail fourni par Gaidoz et ses collaborateurs a ouvert la voie à un travail réellement scientifique, dégagé du poids que font peser sur le folklore les revues et maisons d'édition de

7. Voir à ce sujet la préface des *Contes de Basse-Bretagne*, Éditions Ouest-France, 2007 (ou, pour suivre plus précisément son itinéraire, *François-Marie Luzel*, Presses universitaires de Rennes/Terre de Brume, 1999).

province, souvent réactionnaires : la voie est ouverte, et Sébillot, comme Henry Carnoy et bien d'autres après lui, s'y engouffre. Dès 1880, il s'accorde avec Charles Leclerc, associé au libraire Maisonneuve, pour fonder la collection « Les littératures populaires de toutes les nations », qui sera l'une des meilleures collections de littérature orale du monde.

Scrupuleux, méthodique, beaucoup plus rigoureux que Luzel, Sébillot ne se limite pas à collecter des contes, des chansons, des proverbes de Haute-Bretagne : croyances populaires, traditions, coutumes, légendes locales, sobriquets, images, architecture, métiers, tout l'intéresse. Dès 1882, les deux gros volumes de *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne* viennent s'ajouter à ses recueils de contes.

Il ne se borne pas non plus à collecter la littérature orale de Haute-Bretagne : ses *Contes des provinces de France* (1884) paraissent en même temps que *Le Blason populaire de la France*, écrit en collaboration avec Henri Gaidoz. Peu à peu, il élargit ses recherches au monde entier, élabore des enquêtes, suscite des vocations, rassemble ses observations dans les quatre volumes du *Folklore de France*, son œuvre majeure, et la *Revue des traditions populaires*, qu'il fonde en 1886, fait de ses recherches une œuvre collective, universelle⁸. Inventoriant les œuvres des auteurs français pour y discerner la présence des superstitions et croyances populaires⁹, se penchant sur les poissons de mer, les livres

8. Et ce d'autant qu'il travaille dans toute la mesure du possible en relation avec des folkloristes du monde entier : ainsi, en Italie, Giuseppe Pitrè (1841-1906), fondateur en 1880 de la revue *Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, revue à laquelle il a plusieurs fois collaboré, et, en Angleterre, avec la Folk-lore Society dont la revue *Folk-lore* a été fondée en 1878.

9. Ainsi a-t-il étudié les œuvres de Cyrano de Bergerac, Villon, Racine, Molière...

de colportage, les lutins de France, les traditions de la boulangerie, les travaux publics dans les superstitions de tous les pays, le crachat et la salive, l'histoire du poisson d'avril, les sobriquets des marins, les ornements et amulettes des animaux, les comptines des enfants des pêcheurs, l'écho, le diable et l'enfer dans l'iconographie, la propagation de la peste et du choléra, les légendes des fées et les abris sous roche, pour ne citer que quelques articles pris au hasard parmi quelques centaines, il est toujours d'une précision et d'une modestie qui, doublant ce savoir encyclopédique, invitent à la recherche.

Animé par une curiosité insatiable, il a des dons non moins précieux de rassembleur, appelant à la confrontation et facilitant les échanges : la *Revue des traditions populaires* ne lui survivra qu'un an et disparaîtra en 1919 – mais il est vrai que la Première Guerre mondiale aura décimé nombre de ses collaborateurs et laissé en ruines le champ des recherches folkloriques. De l'optimisme qui porte cette recherche (républicain militant, comme Luzel, comme Gaidoz, Sébillot l'inscrit dans une perspective politique clairement exprimée) il ne restera plus grand-chose.

Ce qui lui vaut de toucher un lecteur contemporain est peut-être la qualité la moins revendiquée par son auteur : alors que son œuvre de poète reste opaque, comme privée du pouvoir de parvenir dans sa plénitude jusqu'au lecteur (et l'on dirait la même chose de son œuvre de peintre, intéressante, mais recluse dans une vision intérieure qui ne parvient pas à s'imposer), ses contes sont remarquablement bien rédigés, avec une attention aux mots qui en fait tout le charme. Il saisit l'inflexion du conteur, s'amuse, nuance l'approche, met en valeur l'expression employée. On n'a guère prêté attention à une expérience du tout jeune

Sébillot, une expérience curieuse, apparemment peu scientifique : transcrivant l'un de ses premiers contes de fées des houles, il s'applique à le traduire en patois de la côte – non pas à le transcrire, puisque le camarade qui le lui donne le lui dit en français, mais bien à le traduire, en partant des passages inscrits dans la trame du récit par ce camarade, grand amateur de gallo¹⁰. Exercice incongru, sauf à considérer qu'il s'agissait là de transposer ce que la langue avait de jubilatoire... Il y a derrière ce style discret tout un travail de recherche, et les descriptions mêmes sont d'un peintre, précises, fines, rapides, témoignant d'un art véritable de mettre les éléments en place sans s'attarder.

De cette œuvre aristocratique, caractérisée par le rayonnement, la largeur d'esprit et l'ouverture qui font l'excellence de certaines œuvres de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, il n'est malheureusement pas resté grand-chose. Mal servie par des éditeurs plus soucieux de rentabilité immédiate que de respect d'un travail encore épars, elle n'a fait l'objet d'aucune édition méthodique : nombre de contes étant encore perdus dans des revues difficiles d'accès, l'ampleur de la collecte n'est pas évaluable précisément, sans même parler du travail à partir des archives – et ne nous attardons pas sur les affligeantes rééditions du *Folklore de France*... Sans doute, républicain comme Luzel, Sébillot a-t-il, comme lui, souffert d'une dérive régionaliste inscrite dans le fascisme européen ; sans doute a-t-il, de plus, souffert de l'ostracisme bas-breton à l'égard de la Bretagne gallèse. Encouragé par les institutions, le développement d'une conception ethniste, opposant la Bretagne celte à une

10. Ce qui fut aussi, on l'oublie souvent, le cas de Sébillot, auteur d'un *Essai sur le patois gallo*.

Bretagne française à receltiser¹¹, a durablement contribué à laisser dans l'ombre l'œuvre universaliste de Sébillot.

*

* *

Comment opérer une sélection dans une œuvre aussi monumentale ? Éditer une collecte peut être parfois assez simple : une collecte comme celle d'Henry Carnoy en Picardie, si importante soit-elle¹², peut être rassemblée en un volume ; celle de Jean-François Bladé en Gascogne ne pose pas problème non plus puisqu'il a lui-même procédé à une sélection de ses contes¹³. On serait en droit de dire que Paul Sébillot a, lui aussi, à deux reprises, procédé à une sélection¹⁴ : ses *Contes de terre et de mer* illustrés par Léonce Petit, Sahib et Bellenger sont, dès 1883, un choix de dix-huit contes effectué dans les trois volumes de *Contes populaires de la Haute-Bretagne* ; les *Cuentos bretones* traduits par Manuel Machado en 1900 sont une anthologie préparée pour la traduction en espagnol : parmi les cinquante-huit contes retenus figurent des pièces jusqu'alors inédites en volume. Cependant, l'un, trop mince et comportant des illustrations de qualité très inégale, et l'autre, trop épais et influencé par

11. On en voit un signe particulièrement ostensible dans la signalétique bilingue breton-français à présent imposée en Bretagne galloise, l'Office de la langue bretonne étant chargé de forger des noms de lieux bretons pour donner l'impression d'une celtitude immémorialement inscrite dans la toponymie.

12. Et intéressante à confronter à celle de Paul Sébillot puisque tous deux sont partis du conte populaire pour élargir leur recherche au folklore universel (en 1883, Carnoy avait envisagé de fonder une revue avec Sébillot ; après avoir collaboré à la *Revue des traditions populaires*, il fonda *La Tradition*, organe de la Société des traditionnistes, qu'il présidait.

13. On pourra trouver cette sélection sous le titre *Contes de Gascogne*, Éditions Ouest-France, 2004.

14. Sans même parler des onze contes de Haute-Bretagne retenus pour les *Contes des provinces de France*.

Les chats-sorciers	284
Le Fersé	286
CONTES FACÉTIEUX	289
I. Les joyeuses histoires de Jaguens	291
<i>Introduction</i>	293
Les Jaguens en voyage	297
L'âne qui devient moine	309
II. Autres contes facétieux	313
Le fin larron	315
D'un vieux cheval et d'une vieille femme	326
CONTES D'ANIMAUX ET FABLIAUX	333
Les trois amis	335
Le brigot et les grapillons	339
ANNEXES	341
La Goule-ès-Fées	343
Peuçot	347
Notes pour servir à l'histoire du folk-lore en France	349
Orientations bibliographiques	377

